

ODILE QUIROT

**Marilú Marini,
chroniques franco-argentines**

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

À Jeanne et Justine.

Photo de couverture :
Marilyn Marini dans *La Journée d'une rêveuse (et autres moments...)*,
un spectacle de Pierre Maillet, Comédie de Caen, 2016
© Tristan Jeanne-Valès

© 2017, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-510-9

Avant-propos

PAS SAGE, LA MARINI

Les acteurs recèlent la part la plus mystérieuse du théâtre, et la plus concrète. Ils en sont la vie sans cesse recommencée, son corps, sa chair, sa voix. Un peu vestales, gardiens de flamme, donc féminins, un peu guerriers, donc masculins, ils portent et affrontent nos peurs, nos joies, nos fantasmes. Nous guettons leurs failles, nous souhaitons au plus profond de nous qu'ils en soient vainqueurs. Ils rejouent nos émotions, les condensent. Ils nous en font le récit, qui est celui de l'auteur de la pièce, mais aussi le leur, puisqu'ils en sont les passeurs, les officiants. Ils ravivent les pouvoirs de l'imaginaire, ils nous rendent le bonheur et les peurs de nos jeux d'enfants. Ils s'exposent aux risques du présent, à ses accidents, ses fulgurances. Le metteur en scène, grand ordonnateur indispensable, ce soir-là, reste en retrait. Il a fait son travail, et avec lui le scénographe, le costumier, l'homme des lumières. L'acteur est, agit, instant après instant.

Avec Marilú Marini, on apprend à mieux comprendre de quelle pâte les acteurs sont modelés

et sculptent leurs personnages. Elle m'a ouvert sa porte, en toute confiance. Elle ne m'a jamais déçue, je l'ai toujours admirée. Elle joue loin d'une certaine tradition psychologique, loin des codes si souvent galvaudés du comique, loin de toute pose a-naturaliste parfois à la mode. Elle joue loin d'eux et avec eux, parce qu'elle a tout en elle. Elle sait, de plus, en faire émotion vraie. Dans la vie, elle aime le dialogue. Elle n'a jamais un mot pour se défaire sur un défaut de la mise en scène ou du texte. Elle a le sens de la responsabilité, le goût de l'amitié.

Avec quoi joue-t-elle ? De quoi est faite la présence d'un grand acteur ? Il tient sans doute pour une part à ces liens ténus qu'il tisse – et qui se nouent parfois rudement en lui – entre sa vie intime et son art. Sur ce point des émotions humaines, Marilú Marini parle de façon qui n'est ni frileuse ni avare.

Elle est unique dans sa manière de jouer avec son corps tout autant qu'avec sa voix, de bouger sur une scène, d'en éveiller l'espace et ses ombres. Unique dans sa capacité à se métamorphoser en ange ou diable, mère ou fille, vierge ou putain, diva ou vieille femme de ménage, et ce avec une fantaisie, une inventivité incomparable. Elle seule sait ainsi faire masque étonnant de son visage extrêmement mobile. Elle ne craint jamais de s'enlaidir.

Pendant des années, elle a accompagné le metteur en scène Alfredo Arias, s'est prêtée à l'univers de son compatriote argentin qui, au détour des années 1970, révéla en France les richesses du travestissement, les pavanés de l'illusion, l'irrépressible charme du music-hall, du mélo et des archétypes kitch. Elle est

unique – elle, l'Argentine dont le français n'est pas la langue natale – dans sa façon de jouer Jean Genet, Samuel Beckett et, bien sûr, son compatriote Copi, ce si singulier auteur-acteur-dessinateur qui écrivit la plupart de ses pièces en français. Elle aime profondément le comique, ironique, dévastateur et tendre. Elle lui redonne, en France, ses lettres de noblesse. Elle aime un théâtre ravageur de certitudes établies, un théâtre insolent, novateur, qui toujours a le beau souci de tendre la main à son public.

Elle a su tisser et retisser des liens entre des générations, des liens entre la France et l'Argentine, puisqu'elle est née à Buenos Aires, d'où, comme tant d'autres artistes, elle a dû s'exiler : pour elle, ce fut en 1975. Il lui a fallu alors se réinventer d'autres codes dans une autre langue. Rupture qu'elle n'a souvent évoquée que de manière furtive. Là-bas, Buenos Aires années 1960, elle fut danseuse novatrice, performeuse fantasque ; elle créait son univers. Elle n'était pas du tout sage. Quand elle retourne en Argentine, puisque désormais depuis la fin de la dictature elle y passe presque la moitié de sa vie, elle y est une actrice culte.

Marilú Marini a au moins deux vies, sinon sept comme les chats. Des vies, une vie menée entre deux pays, deux langues, en un jeu de miroir dont les Français et les Argentins ne voient qu'une seule face. D'où ce livre, certes écrit de France. J'ai eu envie de raconter l'histoire de Marilú Marini, et encore plus en ces temps frileux de fermeture des frontières et des mentalités. J'ai souhaité saisir, dans les pas de cette actrice et la nature de son talent, une page du

théâtre et de l'air du temps. Ce livre est nourri de rencontres avec des témoins, de quelques plongées dans les archives et les livres, de balades dans les salles de spectacle et les rues, de mes entretiens avec cette actrice dont la compagnie humaine est aussi généreuse que son art est généreux, qu'elle évoque avec profondeur et simplicité.

Autour de Marilú Marini gravite une constellation d'artistes, français et argentins, je ne dirais pas de 7 à 77 ans, mais presque. Une constellation dont elle est l'étoile toujours amusée. Car il ne faut pas compter sur elle, le temps passant – elle est née en 1940 –, pour attédir l'irrévérence nécessaire à l'art du théâtre. Il ne faut pas plus compter sur elle pour taire son amour pour l'amour, au sens intime et large, dont elle fait une valeur première. Tout comme elle le fait de l'humour, cette élégance suprême qu'elle cultive, car « il apporte une distance, fissure la logique du réel, la vision ordinaire de ce qui semble établi ».

Chemin faisant, je me suis souvenue d'une rencontre avec Maria Casarès, au moment où cette immense comédienne venait d'écrire son livre *Résidente privilégiée*¹. L'actrice espagnole, arrivée en France en 1936 avec sa famille fuyant la guerre civile, était pour moi une icône, un symbole des années Jean Vilar, le fondateur du Festival d'Avignon et du TNP. Maria Casarès avait des yeux vert éclair, des fougues, des éclats de rire de sorcière enchantée, un accent de rocaïlle aride et ensoleillée. Sa conversation irradiait d'amitié, de souvenirs, d'appétit pour un théâtre sans cesse à réinventer, et

1. Maria Casarès, *Résidente privilégiée*, Paris, Fayard, 1980.

où, avec lui, elle pourrait se réinventer. Elle racontait l'Espagne de Franco, qu'elle avait fui, les « *verdes ríos* » de Federico García Lorca, et Albert Camus, cet homme révolté, ce si grand écrivain, et son si grand amour. J'écoutais ses mots qui me rendaient vivante cette part de l'histoire du théâtre et de l'Europe que je n'avais pas vécue. Une histoire qui avait nourri mon adolescence, *via* un professeur d'espagnol qui, enseignant la langue, m'avait fait aimer ses auteurs et détester le franquisme. Je devinais ce que pouvait être un exil. C'était l'époque d'une féroce répression en Amérique latine, et de cela il fut aussi question, bien sûr.

Maria Casarès connaissait l'Argentine. Elle avait joué *Yerma*, de Federico García Lorca, en 1963, au Teatro San Martín de Buenos Aires, dans une mise en scène de Margarita Xirgu, comédienne espagnole qui fut une amie de la famille Botana/Copi. Plus tard, en 1985, au Festival d'Avignon, elle jouera *La Nuit de Madame Lucienne*, de Copi, dans une mise en scène de Jorge Lavelli. Elle appartenait sans le savoir à ma géographie personnelle qui, tout naturellement, me mena au désir d'écrire une histoire de Marilú Marini².

J'ai fait plusieurs voyages dans cette Argentine dont les ports, la pampa et les écrivains me faisaient rêver. Le plus récent, ce fut en compagnie de Marilú Marini, en septembre 2016. J'ai vu les couleurs du ciel, les arbres des quartiers où cette actrice a grandi. J'ai vu son visage tenir le haut de l'affiche sur

2. Histoire ébauchée lors d'une série sur France-Culture : *À voix nue avec Marilú Marini*.

l'avenue Corrientes, le Broadway de Buenos Aires. Je l'ai vue jouer, en espagnol, et mieux compris ce que contenait ce terme de « langue natale ». J'ai découvert combien, là-bas, elle est une star. Et une femme, peut-être, sans cesse un peu partagée entre deux carrières, deux vies possibles, qui ne se ressemblent pas, entre France et Argentine ; même si parfois, elles se rejoignent quand elle joue là-bas un spectacle créé en France, ici, un spectacle créé en Argentine, mais c'est plus rare.

J'ai écrit ce livre en pensant à tant d'artistes exilés, blessés par l'histoire, et qui dans leur art trouvent la force de se réinventer, de nous réinventer un imaginaire plus vaste que celui de nos chapelles. De cela, je n'ai jamais parlé avec Marilú Marini. Mais je crois que me faisant confiance pour la raconter, elle savait bien que sa vie, pour être singulière et unique, était *simul* et *singulis*, « ensemble et chacun en particulier », pour reprendre la devise de la troupe de la Comédie-Française.

Marilú Marini n'a jamais appartenu à aucune troupe, hormis celle, affective et informelle, d'Alfredo Arias, pendant plus de trente ans de sa vie. Elle s'est construit une famille recomposée, comme on dit aujourd'hui, famille dont la généalogie inclut une pléiade de belles et fortes figures, que l'on croitera ici.

À quel pays appartient-elle ? À une journaliste argentine qui lui posait la question, elle répondit, avec une gouaille enjouée pas éloignée, mais en plus doux, de celle d'Arletty, et dans un tout autre contexte : « La scène est ma patrie. »

Les acteurs, disait Antoine Vitez, écrivent sur le sable. Formule aussi belle que souvent reprise. Puisque Marilú Marini est originaire d'Argentine, cela m'évoque *Le livre de sable*, de Jorge Luis Borges, qui imagine un volume étrange, très étrange, dont le possesseur affirme qu'il se nomme ainsi car « ni le livre ni le sable n'ont de commencement ni de fin ». Vitez, metteur en scène, songeait aux pas qui s'effacent sur l'éphémère du théâtre.

De Borges encore, cette fois dans *Le Rapport de Brodie* : « L'oubli et la mémoire sont également inventifs. » Ce livre est fait d'oublis et de mémoire, de ce dont Marilú Marini se souvient – ou non –, elle qui ne s'arrête jamais de jouer, qui a mille histoires à raconter, souvent très drôles, elle qui a un grand souci de vérité avec elle-même. Ce livre est fait de ce dont je me souviens parmi tout ce qu'elle et ses amis m'ont dit ; et de tout ce que j'ai oublié ou que je n'ai pas retenu dans ce livre, puzzle d'histoires de théâtre et de vie, chroniques saisies à un moment donné et au fil du temps.

Un jour, Marilú Marini m'a répondu, alors que je lui demandais si elle écrivait, qu'elle avait songé à une tragédie dont elle avait jeté sur une feuille quelques prémices : celle d'une poule qui voulait être artiste, convaincue qu'elle allait jouer Médée : « La pauvre, elle va découvrir qu'elle va jouer une poule, alors elle se suicide. » Marilú Marini pourrait jouer et la poule et Médée. Elle peut tout jouer.